

Atelier d'écriture du 18 mars 2023
La nature, entre immobilité et mouvement

Ce livre dont vous êtes le héros

Au cœur du Québec, entre la frontière avec le Nouveau Brunswick, j'avais décidé de poser mes valises et de me couper du monde. Encabanée depuis un mois, je challengeais mon mental et mon physique. Loin de moi l'idée de devenir survivaliste, j'avais pour seule ambition, de renouer avec mon moi, mon ça, mon égo. L'expérience ne valait le coup forcément qu'en plein cœur de l'hiver. J'avais donc quitté mon doux cocon montréalais avec son confort, mes amis, les apéros et le travail, pour cette cabane de fond de rang dans le Bas St Laurent, payée seulement avec mon dernier salaire de pigiste ; c'est dire la rusticité des lieux ! Une pièce spartiate avec un poêle à bois, un lit simple, un lavabo, une table et une chaise. Mon seul caprice de ma vie précédente fut ma chaise en rotin de grand-mère berçante, que je calais devant l'unique fenêtre de l'habitat. Si les journées étaient courtes, elles ne l'étaient pas moins quand l'ennui s'installait. Je m'asseyais donc là, sans autre objectif que de mirer le paysage. Un blanc sec, froid, rigoureux et épais qui asphyxiait toute la nature environnante. Il ne saupoudrait pas, il nappait férocement tout ce qui croisait sa route, telle médusa en un regard il pétrifiait arbre, végétation et lac. Je dis lac puisque l'annonce de vente l'affirmait mais aucun visuel ne l'attestait et par moins 40, je n'eus aucune ambition de le vérifier. Bref, l'annonce aurait pu tout simplement afficher « vue sur blanc, blanc, blanc, blanc et blanc » cela aurait paru nettement plus exhaustif ! Voilà dans quel état d'esprit je vivais, enfermée par ce monochrome qui sentait le froid et rendait aveugle. Mais qui contre toute attente me permettait d'imaginer un paradis perdu, une nature luxuriante et féconde, un monochrome qui nettoyait les maux, tel un huis clos qui se jouerait entre ma chaise grinçante, le paysage nu et mon inconscient fertile jusqu'à fin avril.

Si chaque journée se répétait et était scandée d'un même quotidien, une version de *groundhog day** somme toute : se chauffer, manger des conserves, dégeler de l'eau. Il m'arrivait, prise d'un courage incertain, de chausser mes escarpins de neige pour affronter les éléments. Évidemment mon cerveau de citadine optait pour des journées ensoleillées qui dans mes louvoiements analytiques se disait : « que peut-il se passer dans tout ce blanc, a-t-on déjà lu dans un fait divers relatant d'une personne, qu'elle se serait noyée dans un verre de lait » Définitivement non ! Je ne saurais donc dire si c'est ma solitude ou ma connerie qui me poussait à des sorties de plus en plus éloignées de ma forteresse, mais en ce jour de février ou le soleil zénithal plombait le paysage et me rendait aveugle, j'avais réussi à me rendre à l'orée du bois que j'apercevais de ma chaise. J'étais au début persuadée qu'il ne s'agissait que d'un mirage, et dès lors une ambition quelque peu ridicule était née : aller à tout prix vérifier si en plus de délirer, ma vue me faisait défaut !

Si l'heure était aux vérifications, j'avais aussi décidé de faire fi des mises en garde des agents forestiers qui m'avaient sommée de ces mots avant ma folie de misanthrope :

- Si vous décidez de sortir, pensez à pisser souvent sur votre trajet pour marquer votre territoire.

Quelle idée saugrenue que de mettre ses fesses à l'air par moins 30, sachant en plus, qu'en un mois, seule ma présence semblait hanter ce désert fantomatique. Erreur ! Erreur impardonnable !

L'orée offrant une couverture naturelle ombragée me rendit ma vue et également mon ouïe. Un craquement infime raisonna comme une alerte. Une brindille qui cède sous le poids de la neige ? NON ! Une paire d'yeux profonds, intelligents, fourbes me scrutaient. Clairement pas la description d'un petit lapin mignon tout ça ! Un loup pris dans une immobilité parfaite, saisi dans son rôle de prédateur, certainement prêt à en découdre, était planté à 10 mètres de moi, brisant le silence de ma solitude.

Si vous décidez de prendre la fuite rendez-vous page 66, si vous décidez de l'affronter à mains nues rendez-vous page 243.

Coralie

* *groundhog day* : Un jour sans fin (film) – ndlr

Le jour se lève et je suis là, à contempler l'immensité qui m'entoure, saluer avec bienveillance cette nature si imprégnée en moi.

Les arbres assoiffés, prennent leur bain de racines dans l'eau paisible où reflètent discrètement quelques troncs encore assoupis, telle l'œuvre de l'impressionniste.

Leurs cimes enchevêtrées s'élèvent sans limites pour se rejoindre, s'unir à volonté et former, pourquoi pas, un tipi inachevé, sans prétention.

Déjà le soleil, pressé de se lever, illumine au loin ce tableau saisissant que mes yeux ne peuvent s'empêcher d'encenser.

L'odeur âcre de l'eau, les senteurs terreuses de l'humus viennent se marier, tourbillonner et abreuver sans contraintes mon corps soumis par tant de beauté.

L'eau mouvante, vagabonde, amène avec elle la vie secrète, intime, éternelle, de ce fantastique spectacle, élégante toile du peintre avisé.

La journée s'achève et je viens me recueillir, ici, comme chaque soir, assise sur ce tronc asséché, esseulé.

Le soleil a mis son pyjama et s'apprête à se coucher, laissant derrière lui ses copains forestiers s'assoupir à leur tour, s'imprégner de plus de fraîcheur et d'humidité.

Au loin, des nuages menaçants, fantomatiques, s'approchent d'un pas pressé, amenant avec eux grondements rageurs et larmes diluviennes. Un vent incontrôlable, violent, vient ébouriffer sans permission la chevelure fragile des arbres, envahis soudainement par une inhabituelle fébrilité.

Afin de sauver son eau, son âme, le ruisseau craignant l'inondation, active sa démarche, se gonfle pour se donner du courage, fuyant cette inattendue révolte terrestre.

Le tipi, fragilisé, retient son souffle et tente sans relâche de maîtriser sa cime que le vent intrusif s'efforce désespérément d'écarteler.

Par tant de colère, la palette s'assombrit, laissant place aux dégradés nocturnes.

La lumière s'éteint, la nature peu à peu s'apaise, s'étire et s'endort.

Régine

La nature, entre immobilité et mouvement - La nature, entre immobilité et mouvement

De l'air !

J'étouffe, aération respiration.

Enfin je m'affale au sol vautre au sein de cette forêt d'arbres, pleine d'odeurs, de mousse que j'écrase bien du bout de mes doigts et l'apporte à mes narines. Elle colle. Terre noire terre glaise.

Son odeur de terre humide qui remonte dans mes narines, dans ma tête comme un retour aux sources de l'humanité, comme moi qui tripote la terre de mes petites mains pour faire son petit jardin à côté de son père.

Sensation d'un bien être total, en osmose avec les arbres, leur tronc que j'entoure que je hume que j'écoute comme une petite fille qui colle un coquillage contre son oreille et qui dit qu'elle entend la mer.

Chaque cime explore le ciel

Bleu blanc.

Des ombres plus fraîches à terre,

Cette odeur me fait tourner la tête,

Je m'évade!

Un nom pour chaque arbre.

Mais je préfère celui-ci, cet arbre là.

Casser une branche, cueillir une fleur est "péché."

Alignés ou en quinconce

Cette allée d'arbres printaniers annonciatrice de jours heureux, leur puissance explose en plein vol

Jaune noire pour la terre,

Bleu blanc pour le ciel,

Verts pour la cime.

Je suis en osmose totale, au cœur de cette végétation qui ne demande à rester telle quelle.

Loin de toutes traces humaines

Loin des bruits toxiques,

Loin de toute pollution,

Loin de ses pluies acides.

Même râpeux je continuerai à l'enlacer
Même malade je continuerai à le soigner et à le protéger, cet arbre là.
La nature doit reprendre ses droits !

Ces lierres emprisonnent ton visage
La lune, elle t'éclaire
Embryon fœtus bébé
Tu ne demandes qu'à éclore.
Des tiges comme tuteurs, tantôt colorées tantôt pastels.
Tout est rondeurs, formes arrondies, pas de bouche.
Seuls des regards se tournent.
Seules des tiges t'emprisonnent.
Tu étouffes.
De l'air.
Encerclées, doubles couleurs.
Ces rondeurs attendent ton arrivée
Tu es attendue, recherchée.
Les inquiétudes déclenchent des peurs.
Des branches te poussent vers la sortie.
Enchevêtrée, emmêlées tu es réclamée.
Au milieu de ce fatras de feuilles
Proche est ta sortie.
Tu te bats pour enfin voir la lumière
Qui te guide en son sein.

Nathalie

La nature, entre immobilité et mouvement - La nature, entre immobilité et mouvement

Autour de moi, il y a de l'eau
De l'eau à l'odeur de sel
Au-dessus il y a un ciel couleur d'orange
Et des oies qui volent vers un pays lointain où je n'irai jamais
Et des souvenirs qui jaillissent des nuages
Des souvenirs presque oubliés
Qui se diluent dans les murmures de la brise
Effleurés par les dernières lueurs du soleil couchant...
Et je me laisse emporter
Vers la contrée impalpable des rêves inachevés...

Tiens, il me semble que le temps est en train de changer. L'étang paraît encore calme pourtant. Enfin presque. La brise, légère jusque-là, devient plus vive, les nuages plus sombres. Les grenouilles se sont tues. Signe d'orage, c'est certain ! Et avec ça, je suis partie sans imperméable, et sans parapluie. C'est de leur faute aussi ! Toujours à me houspiller pour un oui, pour un non... Parce que j'ai eu une mauvaise note... Parce que je suis rentrée trop tard... Parce que j'avais un peu trop bu à l'anniversaire de Marion... Parce que... Parce que... Parce que... Et voilà les premières gouttes. De grosses gouttes qui claquent sur la surface de l'étang ! De plus en plus violent et tourbillonnant, le vent fait voler les feuilles, casse les branches, couche les herbes... Pas moyen d'échapper à la tempête. Ils vont se faire du souci à la maison ! Tant mieux ! Ça leur apprendra ! En attendant, je claque des dents. Il faut que je rejoigne le chemin au plus vite. Mais c'est difficile. Non, mais quelle idée j'ai eue de prendre la direction de l'étang au lieu d'aller du côté du village ! Tiens, il me semble que j'aperçois une lumière de phare... Cours petite, cours et prépare-toi à faire du stop. Ah, c'est la voiture de mon père ! Pour une fois, je suis sacrément contente de le voir ! Et lui aussi, je crois. La preuve, il ne pense même pas à me crier dessus quand il ouvre la portière pour que je m'installe à côté de lui ! Au sec. Au sec et au chaud.

Pierrette

La nature, entre immobilité et mouvement - La nature, entre immobilité et mouvement

Le pays sage

Dans ces eaux glauques et artificielles je devine le Je interdit, la musique d'une époque engloutie laissant entendre son vague souvenir ; une nostalgie reposant au fond d'une gorge, le Verdon tumultueux est retenu, un barrage desservant sa latence pour nos modernes commodités, ces musiques barbares aux souffles orgiaques...

Mais c'est un semblant tenu aux aplombs bucoliques de cette image qu'il nous faut diluer. L'histoire y est suspendue entre deux falaises par un fil invisible, une temporalité comme arrêtée entre ciel et vers ; le murmure d'une composition provençale n'y marque encore de ses risées la surface du miroir. L'atmosphère tenue dans l'étroit canyon prend un vert reflet qui nous inspire ; il y habitait, avant l'inondation de notre sécularité, des hommes ; mais dépassent encore notre millénarisme, à mille-millénaires bien au-dessus, dans les cavernes suspendues... les prémices de l'humanité. Le tourisme sommeille encore de son agitation tapageuse. J'observe les mille-reflets qui nous guettent, telles des harpies depuis leurs cavités. Ils reviendront, par le ciel ou par le dessous des eaux, quand l'un des deux se sera tari. Ils joueront de cette mélodie et nous happeront dans l'envers du décor.

Je profitais du calme pour jouer les cordes de ma guitare.

Cela ne dura qu'une minute, les prémices d'une invasion...

Une moto allemande au fameux bicylindre à plat, sonorité authentique pour les connaisseurs...

...Plus modestement, vinrent des cyclistes brailleurs.

-Un répit de silence-

Une autre moto, japonaise, plus discrète ; la machine s'arrêta près de moi ; en descendit un homme marqué par l'âge ; il contempla sans me remarquer le paysage. Il repartit ; je me remis à jouer.

Puis une voiture, un gros véhicule chargé de kayaks se gara tout près de moi. Deux sportifs dans leur entrain déchargèrent du toit leurs embarcations. Je continuais à jouer par-dessus le son de leur autoradio. Je n'aimais pas leur chanteuse Américaine, un air trop suicidaire qui pensait trouver ici son funeste décor. Ils verrouillèrent leurs portes et descendirent sur la plage. Puis une autre voiture en précipitation, suivie d'un camping-car, des motos, des connards, d'autres idiots à vélo... D'autres gens moins pressés pour naviguer à pédalos ! Mais des hors-bords pour la sécurité, un hélicoptère pour un blessé, la genmerderie pour les papiers. Tiens, un mort s'étant jeté de trop haut !

Et l'orage, l'évacuation du flot de touristes, tout se dissipa par la grâce du déluge ; le soleil me réapparut... et mes notes perçant le silence !

Johann

La nature, entre immobilité et mouvement - La nature, entre immobilité et mouvement

Le paysage est doux, vivant. Le reflet du ciel mouvant dans le petit lac en cuvette, bordé du vert des pâturages, en adoucit la teinte. Les lapiaz alentours émergent de l'herbe rase. Parsemé d'une multitude de petites fleurs : rhododendrons, gentianes, asters, lys martagon, jubarbes, renoncules, forment dans cet espace grandiose et fragile, bordé de hautes montagnes enneigées à son horizon, des petites touches de couleurs chaleureuses et émouvantes.

De l'air frais s'exhale comme une odeur légère d'humus, mêlée à un doux parfum discret, suave.

Au loin le cri d'un rapace en chasse tournoie. Le petit monticule passé un vent frais, venant d'Est nous surprend, il rosit nos joues, comme sait le faire la bien nommée Bise. A peine le contour pris nous entendons un sifflement et une multitude de marmottes en alerte s'empressent de rejoindre leurs faux terriers respectifs, au-dessous des roches sur lesquelles elles étaient postées. Notre nigaud de chien, prompt à tromper notre vigilance, court vers le premier trou, j'imagine la petite marmotte tout au fond, devant cette truffe renifleuse !

Finot le chien en laisse, nous décidons de poursuivre le plus discrètement possible, afin de retrouver le chemin du retour, pas fière de cette intrusion.

Catherine

La nature, entre immobilité et mouvement - La nature, entre immobilité et mouvement

Le canyon étale ses reliefs devant mes yeux ébahis. Les montagnes de roches brunes arides contrastent avec le sol lumineux. Sable ocre compacté mêlé de pierres de la même couleur. Tout semble immobile, impassible, éternel. Deci delà des amas de rochers cassent la douceur de la ligne courbe du terrain.

Le ciel bleu trace les contours du relief. Sa luminosité fait briller l'ocre de mille feux. L'air est chaud et sec. Il écrase le décor. Peu de vie dans cette immensité caillouteuse. Seuls quelques arbustes jaunis se détachent du sol. Tels des ombres projetées artificiellement. Un unique arbrisseau semble être arrivé là d'on ne sait où. Il étale avec arrogance ses couronnes de petites feuilles vertes habituées à la sécheresse au milieu de ce paysage quasi désertique. Il se sait différent, c'est certain. Nul doute que personne ne vit ici. Tout y est trop sec et aride. Le soleil de plomb frapperait assurément de mort toute forme de vie s'y aventurant. Cette terre de lumière et ce décor à l'abandon sont pourtant source de sérénité. Et certainement même à cause de cela. N'être plus rien qu'une particule de poussière dans cette immensité lunaire. Plus rien qu'un esprit chevauchant par-delà les montagnes. Plus rien qu'un esprit que nulle pensée n'agite. Une âme sortie du monde et de son vacarme assourdissant. Un être humain libre perdu dans la *vastitude* d'un désert propice à l'évasion et à la rêverie. A l'infini. Quelle promesse !

L'immobilité du décor n'est pourtant qu'une image. Un leurre. Une vue de l'esprit. Tiens tiens, le revoilà lui, encore et toujours ! Pendant que je rêvassais, le ciel bleu s'est couvert de nuages. Le fabuleux décor s'est assombri. Le vent s'est soudain levé. Des grains de sable voltigent dans l'air. Ils me sortent de ma torpeur. La puissance du souffle augmente rapidement. Les particules de sable se densifient. Leur force gifle mes joues et tout mon corps. Mon crâne me semble griffé de toutes parts. Je ne sais comment battre en retraite. Ni où me cacher dans cette immensité vide de tout refuge. Je ne me rappelle même plus comment j'ai atterri là. J'ai beau me tourner, les yeux mi-clos pour me protéger, rien. Aucun trou, aucune grotte pour se mettre à l'abri. La tempête se déchaîne. J'évalue la distance qui me sépare du monticule rocheux. Il me paraît bien loin. L'unique arbrisseau avec ses fines branches déplumées à la base ne me sera certes pas d'un grand secours. Que faire de toute façon ? Rester immobile ? Enfin, façon de parler, car je suis arc-boutée face au vent pour lutter contre sa violence et tenir debout. J'évalue une dernière fois la situation. Prendre en compte la dérive que le vent va donner à ma direction. Je me vois bizarrement traverser le courant d'une rivière pour atteindre la berge d'en face. Si seulement une berge m'attendait. Mais là, point de berge, juste le désert. Finalement je me lance. Courir est impossible à cause de la poussée latérale. Je progresse donc lentement vers l'arbrisseau. S'il est là, c'est qu'il est capable de résister. Et donc de constituer une éventuelle bouée de sauvetage. Je vais pouvoir m'accrocher à lui, tant mieux. Tant bien que mal, courbée sous la force du vent, protégeant mes yeux de mes bras, j'avance. J'avance vers le but que je me suis fixée. Je progresse lentement mais sûrement. J'en oublie les piqûres du sable sur ma peau. Pourtant même au travers des vêtements, ça brûle. Mon esprit s'évade à nouveau. Dans la tempête autant que dans le calme. Il ne tient pas en place, cet animal. C'est une échappatoire. Ne plus ressentir la douleur. Oublier l'angoisse de la situation. Focus sur le but. Focus sur le tas de rochers. Je l'atteins enfin. Soulagée. Je trouve un creux pour me cacher. Je reprends mon souffle peu à peu, recroquevillée dans mon abri de fortune. Le vent finira bien par tomber.

Isabelle

La nature, entre immobilité et mouvement - La nature, entre immobilité et mouvement

Il fait légèrement chaud, mais pas trop. C'est assez agréable. Il fait humide, mais pas trop. C'est assez agréable. Le sable chaud et si fin nous glisse entre les mains, d'un blanc pur. L'eau est si basse qu'on ne peut si baigner, flottant paisiblement autour de roches plates légèrement recouvertes de vase, aussi blanche que le sable. Cette eau va du vert au bleu, passant par un magnifique turquoise. Sur le bord de l'eau repose un arbre au maigre tronc et fines branches. Au-dessus d'elles s'agitent des feuilles d'un vert frais, protégeant ses branches en dôme. Le ciel est dégagé, pas un nuage à l'horizon. Des montagnes entièrement recouvertes d'arbres complètent ce paysage, de l'autre côté de hautes dunes de sable, recouvertes parfois d'herbes.

Le bruit de l'eau résonne dans nos oreilles, ainsi que le souffle d'un léger vent, accompagnés du chant des oiseaux.

Une légère odeur de vase, de pin, de verdure fraîche et d'herbes sauvages flottent de l'air. Plusieurs émotions règnent plus que contradictoires : la tranquillité et la fraîcheur et la sécheresse, la sagesse et l'imprudence avec la fragilité et la force.

De légères gouttes tombent, abreuvant les plantes et faisant monter le niveau de l'eau. Les nuages devinrent presque noirs, se rassemblant au milieu du ciel. Les poissons fuient, les oiseaux se cachent dans les maisons alentours, les chiens aboient et baissent leurs oreilles. Le ciel gronde et un éclat blanc jaillit de l'obscurité, descendant du ciel au sol. Le vent souffle si fort que le pin en perd ses feuilles et que l'eau s'agite, ainsi que les poissons. L'eau monte jusqu'au sommet des roches. Les éclairs jaillissent, le vent souffle et le ciel gronde pendant des heures, d'un coup, le vent arrête de souffler, les nuages s'éloignent et le ciel se calme, laissant le paysage, comme avant...

Luna

La nature, entre immobilité et mouvement - La nature, entre immobilité et mouvement